



HAL
open science

La mémoire des résidences secondaires : quand les objets nous façonnent

Nathalie Ortar

► **To cite this version:**

Nathalie Ortar. La mémoire des résidences secondaires : quand les objets nous façonnent. Morel-Brochet Annabelle; Ortar Nathalie. La fabrique des modes d'habiter. Homme, lieux et milieux de vie, 2012. halshs-01344891

HAL Id: halshs-01344891

<https://shs.hal.science/halshs-01344891v1>

Submitted on 12 Jul 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La mémoire des résidences secondaires : quand les objets nous façonnent

Nathalie Ortar

In Annabelle Morel-Brochet et Nathalie Ortar, *La fabrique des modes d'habiter. Homme, lieux et milieux de vie*, Paris, L'Harmattan, 2012, pp. 267-282.

La ville et ses opportunités d'emplois a attiré l'essentiel de la population rurale du XIXe siècle aux années 1960. Les maisons ainsi dépeuplées n'ont pour certaines jamais été totalement laissées à l'abandon quand d'autres ont été rachetées à des fins de loisir. Ces demeures sont venues remplir des fonctions qui n'étaient pas assumées par les lieux de la vie quotidienne urbaine. Que les familles aient par la suite beaucoup déménagé ou non, ces résidences secondaires qui sont autant de maisons de famille (Ortar, 1999) s'avèrent jouer un rôle décisif dans la construction des identités individuelles et familiales.

Dans nos communes d'enquêtes¹, les résidences secondaires ont été transmises pour plus de la moitié d'entre elles, les autres acquises là où préexistaient des liens familiaux de l'un et/ou l'autre des conjoints ou bien dans des régions dépourvues de toute attache généalogique préalable. Quelle que soit l'histoire de l'acquisition du bien, ces espaces apparaissent comme des lieux de création et de conservation de la mémoire familiale², « un lieu d'ancrage de la mémoire familiale » (Zonabend, 1992, p. 106). Cette construction mémorielle s'appuie sur des souvenirs de vacances, de fêtes, de rites qui y sont développés, mais également sur des meubles et des objets qui y sont déposés. Cette construction fait appel à la mémoire visuelle, auditive autant qu'olfactive et kinesthésique. C'est à cette dimension proprement matérielle des résidences secondaires que nous nous intéresserons ici, en ce qu'elle façonne les individus, les formes et influence durablement leur manière d'être au monde, de vivre et ressentir l'habitat et donc leurs modes d'habiter. Ces objets sont également révélateurs des rôles attribués à chacun des espaces de vie, des négociations mémorielles au sein des couples et des procédés utilisés pour s'évader du quotidien pour se glisser dans d'autres temporalités et rythmes de vie.

Les meubles

L'aménagement intérieur révèle la fonction assignée au bien, son rôle au sein de la construction de la famille et de l'histoire des individus. Il est l'œuvre du couple ou de

¹ Les résidences secondaires observées, situées dans l'Ain et les Alpes Maritimes, appartiennent pour moitié à des ouvriers ou des employés ; les autres à des artisans, des cadres moyens et supérieurs ayant parfois connu une forte ascension sociale au cours de leur vie. Les enquêtes sont longitudinales et ont été réalisées de 1993 à 1998 au cours d'une recherche doctorale puis de manière ponctuelle jusqu'en 2009.

² « une 'mémoire familiale', une mémoire circonscrite dans un espace de relations, la parenté, dans un temps donné, celui d'un axe biographique couvrant quelques générations, enfin dans des lieux définis, les lieux de vie de la famille. » (Muxel, 1991, p. 251).

plusieurs générations. Comme le notent Martine Segalen et Béatrix le Wita à propos du décor intérieur, « espace 'familier', ce lieu privé est empli d'affects : à la recherche d'un sentiment d'appartenance, d'une atmosphère de secret, en bref du besoin d'être à l'abri. » (1993, p. 19).

L'ameublement de la résidence secondaire obéit à plusieurs logiques concurrentes qui coexistent. L'une consiste à aménager ce logement de meubles provenant du logement principal, de parents ou d'amis. Cet ameublement peut être considéré comme de rebut, ce qui ne signifie pas qu'il soit pour autant dépourvu de charge affective et d'histoire (Chevalier, 1996).

L'autre alternative est une recherche d'un mobilier presque toujours ancien. Cette quête présente deux aspects complémentaires. Le premier, purement esthétique, consiste en une tentative d'accorder les murs, l'intérieur et la région. Le deuxième est une recherche d'« *historialité* »³, de compensation d'« une absence de transmission » (Chevalier, 1996, p. 120). Il s'agit alors de chercher à prolonger l'histoire de la maison, de la mettre en cohérence avec son histoire ou l'histoire que l'on aurait aimé avoir afin qu'il devienne possible de la rattacher à sa propre histoire. L'ensemble de l'aménagement vise à conférer une cohérence et une pérennité à la famille. Là, il ne s'agit plus simplement de créer un décor destiné autant aux visiteurs qu'à soi-même, mais de véritablement sculpter un écrin qui permette à chacun de s'inscrire dans l'histoire longue. À ce titre, les meubles de famille, qu'ils aient été présents au préalable ou hérités d'une autre maison, représentent un gage de continuité de la filiation, « une maîtrise symbolique du temps » (Chevalier, 1996, p. 120)⁴. Même si le mobilier hérité est dans un premier temps entreposé dans la résidence secondaire pour des raisons pratiques (absence de place dans le logement principal, style dépareillé...) ou pour placer le passé à distance du quotidien⁵ sans pour autant s'en séparer, par la suite, c'est sa capacité à « reconstituer le temps familial, faire l'histoire d'une parenté et dire la place de celle-ci, proche ou lointaine dans l'espace de la famille » (Bloch, Denis, 1993, p. 119) qui prend le pas. Qu'il s'agisse des chambres d'enfants bon marché, des dessus-de-lit en éponge à frange, du premier buffet du couple ou la machine à coudre de la grand-mère, chaque meuble possède sa place et son histoire, régulièrement rappelée lors des conversations. Leur thésaurisation est à elle seule un gage du caractère pérenne de la famille.

Se joue également la préséance des lignées au sein du couple. « La conservation et l'emplacement des meubles de famille font l'objet de négociations entre les conjoints, [...] dont l'enjeu concerne fondamentalement [...] les processus d'affiliation et de

³ « L'objet ancien, c'est toujours, au sens fort du mot, « un portrait de famille ». C'est sous la forme concrète d'un objet, l'immémorialisation d'un être précédent-processus qui équivaut dans l'ordre de l'imaginaire à une évasion du temps. » (Baudrillard, 1968, p. 106)

⁴ Cf. également Baudrillard (1968), Gotman (1988).

⁵ « Elle évite l'aliénation, toujours mal vécue, de même que l'indignité de la relégation dans des espaces de réserve. », note Christiane Sarlangue lors d'une étude sur les patrimoines mobiliers familiaux (1997, p. 61).

désaffiliation qui se jouent à travers l'alliance. » (Sarlangue, 1997, p. 62). Aussi, les pièces les plus récemment aménagées sont celles où le double héritage acquiert toute sa lisibilité, contrairement aux autres pièces de la maison où seuls les vides sont autorisés à être comblés. Chez les Meynard, un couple d'enseignants retraités du secondaire et de l'université, dans la bibliothèque conquise sur la grange, le lit clos où M. Meynard dort enfant est enchâssé dans les rayonnages et sert maintenant de placard. Lui fait face une cheminée, qui provient de leur ancien logement principal, lequel fut aussi la maison d'enfance de Madame. Les bibelots placés là sont à la fois des souvenirs de vacances et des objets de famille. Il en va de même pour les livres entreposés sur les rayonnages. Dans cette pièce un peu à part au sein de cette maison, se mêlent l'histoire familiale des différentes lignées et celle du couple. Il est ici possible de parler d'une véritable sédimentation de passés successifs, une sédimentation qui n'est toutefois comprise que dans la mesure où ces objets font sens pour l'ensemble du groupe. Ne pas pouvoir entreposer ses meubles équivaut à ne pas trouver sa place dans l'histoire d'une famille. De fait, les seules pièces où M. Meynard trouva sa place furent celles conquises lors de transformations : la bibliothèque et son bureau qu'il installa dans une pièce du grenier. Ne pas utiliser le bureau de son beau-père laissé entièrement en l'état et s'approprié un espace au sein de la maison et disposer son lit furent des étapes importantes de ce qu'il considéra comme son intégration au sein de l'espace familial.

Si l'histoire particulière du meuble transmis peut finir par être oubliée, il reste cependant porteur de mémoire familiale par sa qualité d'objet hérité. Il demeure évocateur d'un logement, de la personne à qui il a appartenu, du lieu où il était disposé et intégré dans le « légendaire familial » (Zonabend, 1986, p. 78) au même titre que l'histoire de la maison. En cela, il se différenciera toujours d'un meuble ancien acheté plus récemment.

Le mobilier peut très vite venir combler l'absence d'histoire familiale des murs fraîchement acquis. C'est parce qu'il supporte d'être transposé d'un lieu à un autre en même temps qu'il est à même de solliciter l'ensemble des sens qu'il conserve son pouvoir évocateur. Les Thomas (lui, ingénieur et elle, femme au foyer) ont trois enfants. Ils racontent, attendris et amusés comment, lors de chacune de ses visites, leur fille aînée se précipite dès son arrivée vers le buffet qui provient de l'appartement de ses grands-parents, dont l'intérieur a conservé l'empreinte olfactive. Les odeurs⁶ participent à l'ambiance surannée des résidences secondaires, ramènent en enfance et insufflent un sentiment de sécurité dès qu'elles sont perçues, bien que leur ressenti soit très variables d'une personne à l'autre.

Le mobilier sollicite donc diversement la mémoire. Par les gestes reproduits pour ouvrir et fermer portes et tiroirs ou accéder aux étagères, les meubles ont cette capacité de transporter ailleurs la mémoire des lieux. Ils participent en cela à la construction d'une

⁶ D'après Joël Candau, les souvenirs olfactifs de l'enfance « pourraient constituer des sortes d'empreintes dont nous serions marqués tout au long de notre existence. » (2000, p. 85).

mémoire en acte. Les meubles se glissent aussi dans les maisons, imposent leur présence et représentent autant d'évocations, de condensés de la mémoire familiale qui peut être sollicitée à loisir. Ils indiquent la présence des lignées à l'enfant qui grandit. Certaines marques sont autant de signes et de rappels des tensions. Au travers du mobilier, de sa disposition, se lit l'histoire en acte, sa production mais aussi les espoirs, les renoncements, les violations et les ruptures reconnaissables aux vides laissés, souvent maladroitement masqués, comme pour éviter d'oublier totalement les béances de l'histoire personnelle. Ainsi, depuis que sa maison a été dévalisée, Mme Buffet se sent désorientée tant en raison de l'absence visuelle du mobilier que de la transformation de l'odeur des lieux qui, plus que l'absence des meubles lui donne le sentiment d'avoir été dépossédée de son histoire.

La mise en scène de ce passé varie d'une classe sociale à l'autre. Mme Mercier a travaillé comme modiste jusqu'à la naissance de ses enfants. Son mari, actuellement à la retraite, était électricien. Son père était ouvrier agricole et sa mère tenait un bar dans un hameau. Tous deux avaient mauvaise réputation en raison de leur alcoolisme. Elle se refuse à les évoquer. Pourtant elle a racheté la maison où elle est née lorsque son conjoint et elle-même ont acquis une petite aisance sans pour autant pouvoir réaliser rapidement l'ensemble des travaux requis. Lors de la visite de la maison, elle passe son temps à s'excuser de la rusticité des lieux, tandis que Mme Thomas dont la maison sans eau courante ni électricité est peuplée de meubles disparates récupérés, donnés ou hérités, la présente comme un nécessaire retour à une rusticité qui permet de ne pas oublier d'où l'on vient. Aucune des deux n'a renoncé à son passé et donc à ce qu'elles sont, mais si pour l'une il s'agit de ne pas oublier une certaine simplicité voire rusticité qui n'a plus cours au quotidien, pour Mme Mercier le projet d'affirmation d'une certaine réussite sociale n'est pas totalement acquis. Le dénuement est ici un rappel explicite de ce projet vécu pour elle dans l'inaccomplissement.

Les objets

Le mobilier n'est qu'un des aspects du pouvoir mémoriel des résidences secondaires. Il est le contenant d'objets – vaisselle, jouets, outils, objets divers tombés en déshérence, linge, vieux vêtements – qui participent et assurent dans une large mesure la transmission. Leur valeur « réside dans leur pouvoir évocateur. Ces aides-mémoires de tableaux et de saynètes familiales fonctionnent comme des images pieuses : elles fabriquent de l'immuable. » (Gotman, 1989, p. 133). Sauf dans les premiers temps suivant l'achat d'une résidence secondaire, l'arrivée des objets dans la résidence secondaire est aléatoire. La plupart arrivent lorsque leur besoin ne se fait plus sentir dans la résidence principale ou à la suite d'un déménagement lorsqu'intervient la période de tri préalable à la mise en cartons des affaires qui seront transportées. Les objets qui transitent ainsi représentent déjà des ancrages, selon la définition d'Elsa Ramos (2006) c'est-à-dire qu'ils possèdent une fonction mnémonique et qu'à ce titre il est difficile de s'en séparer. Le fait que leur arrivée s'effectue lors des visites sans que

leur transport ait besoin d'être planifié rend leur arrivée presque imperceptible. Ils colonisent peu à peu l'espace, ou, suite à un déménagement, restent empilés dans des cartons qui s'amoncellent au grenier, laissant ainsi aux générations suivantes le soin de faire le tri auquel soi-même on ne peut se résoudre. La conservation de ces objets est avant tout destinée à préserver son identité avant d'être envisagée comme un possible passeur de mémoire.

Parmi les objets, les jouets préférés des enfants devenus adultes, possèdent un statut à part. Ces anciens compagnons - le premier ours en peluche consolateur de tous les chagrins conservé en dépit de son éventration -, malgré leur statut d'objet intime, font sens pour l'ensemble du groupe familial. Ils lient la mémoire individuelle, faite autant de souvenirs de sensations que de souvenirs précis, à celle du groupe. Rarement prêtés, même à ses propres enfants, ils continuent à trôner dans un coin jusqu'au décès de leur propriétaire provoquant inlassablement les mêmes commentaires lorsque leur présence est remarquée. Les autres jeux gardés servent de premiers passeurs de mémoire à la génération suivante. Mme Caron les a tous conservés dans un grenier aménagé en salle de jeu et dans la chambre destinée à ses petits-enfants puis à ses arrières petits-enfants. Le mobilier de poupée ainsi qu'un jeu de marchande avaient été fabriqués par son époux et sont investis d'une mémoire particulière, les autres se sont accumulés au gré de dons des enfants de la famille ne se résignant pas à se séparer de leurs jeux favoris. La présence des jouets constitue une permanence pour la jeune génération, le gage d'une inscription dans un temps long mais aussi cyclique, celui de la vie, et les aide à se projeter dans le passé, tout autant que le futur. Pour les adultes, ils sont autant de supports pour transmettre des souvenirs, des rêves et des gestes qui se reproduisent à l'identique.

Plus discrets que des meubles, plus faciles à transporter, entreposer, réutiliser, les objets issus des héritages des deux conjoints s'unissent dans la résidence secondaire, même si la maison est héritée. La présence est presque invisible - une boîte de dominos soigneusement conservée depuis l'enfance, un service à verres hérité -, mais ces menus objets procèdent comme autant de marqueurs et révèlent le désir du conjoint de s'inscrire à son tour dans la mémoire familiale en occupant l'espace. Prendre possession et marquer son intégration implique ainsi une colonisation des pièces de vie et de l'univers mémorielle de la famille. Contrairement aux objets précédents l'intentionnalité est beaucoup plus explicite, tout comme lors de la conservation des jouets.

Les objets désuets - cuisinières à bois, vieux fers à repasser, faux et faucilles... - participent également de la mémoire en acte. Leur utilisation permet de renouer le fil d'une histoire révolue et renvoient leurs propriétaires actuels à leur propre passé ou à celui, imaginé voire imaginaire, de leurs ancêtres. Dans sa maison modernisée dans les années mille neuf cent soixante, Mme Sauret avait conservé une cuisinière à bois et un fer à repasser ayant appartenu à sa mère, dont elle se servait encore et dont elle évoque longuement le souvenir lorsqu'elle me présente les objets. La raison de cet usage n'était

pas l'économie mais le désir de faire revivre sa mère, donc la possibilité de reprendre pied avec une histoire dont elle a effacé toutes les autres traces visibles à l'exception d'une photographie à demi masquée sur un buffet. Héritière du bien depuis peu, sa fille, élevée en ville et professeur de français, a souhaité redonner à cette maison une certaine rusticité, malgré le peu de souvenirs qui lui restent de la période antérieure à la rénovation. Elle a, elle aussi, conservé la cuisinière à bois et le fer à repasser, des objets qui ne sont pourtant pas directement évocateurs pour elle de sa grand-mère qu'elle a peu connu, mais de sa mère, tout autant qu'une certaine idée du passé local qui s'accorde avec la nouvelle image qu'elle souhaite donner à la maison et plus fondamentalement de ce qu'elle souhaite revivre de son histoire.

Les outils, les faux notamment, possèdent la vertu de replonger leurs possesseurs dans le passé, même si ces outils sont d'acquisition récente. La difficulté de leur maniement, la fatigue physique procurée, sont autant d'occasions de mesurer la distance parcourue en quelques décennies par une civilisation, mais aussi la qualité de l'effort produit par des grands-parents ou « les anciens », lorsque les souvenirs précis n'existent pas. L'objet possède ici la faculté d'arrêter le temps.

Quant à l'habillement, rien de neuf n'est acheté pour la résidence secondaire. En revanche, sont apportés vestes, pull-overs et pantalons confortables mis au rebut pour des raisons d'usure ou d'évolution de la mode, des tailles devenues trop petites ou trop grandes. Prennent également le chemin de la résidence secondaire les habits d'homme en particulier comme les chemises et pardessus. Leur transport est décidé au fil des tris dans les armoires en ville, des menaces de la conjointe de donner les vêtements s'ils continuent d'être portés en ville. Là aussi il s'agit de prolonger la vie d'un objet qui n'a plus sa place en ville mais pas d'une stratégie consciente de construction d'un lieu de mémoire. Leur présence est présentée comme utilitaire : elle évite des transports ou des oublis, mais force est de s'interroger sur le rôle exact de ces vêtements conservés bien au-delà d'un usage « normal » et enfilés avec une délectation évidente. Forme confortable et raccommodages contribuent à donner à ces habits un style particulier associé à l'idée de détente, de rupture avec un quotidien qui touche ici toutes les classes sociales. Passés dès l'arrivée, ces vêtements et chaussures constituent autant d'« objets biographiques »⁷. Ils marquent le passage à une autre temporalité et permettent de se reconstruire, de faire le lien entre le passé et le présent, de mesurer l'évolution de chacun, de se rapprocher d'un disparu. Il s'agit de se glisser dans une autre temporalité et de quitter les apprêts de la vie urbaine. Etre à la campagne avec un statut de vacancier permet de s'autoriser même hors de chez soi des tenues manifestement désuètes voire rapiécées qui ne tranchent pas des vêtements de travail endossés par les paysans du coin. Le vêtement efface ici les différences entre résidents secondaires et entre les

⁷ « Chacun de ces objets représente une expérience vécue, passée ou présente, de son possesseur et fait partie de sa vie. [...] L'objet biographique [...] s'use avec l'usager. [...] En lui, le consommant retrouve la journée d'hier et pressant celle de demain. Avec lui, il n'élimine pas le temps, il le suit. » (Morin, 1969, p. 133-134).

résidents secondaires et les villageois, mais les marque au contraire avec les nouveaux habitants qui travaillent en ville.

Ce sont les résidences de grands-parents dont la descendance est nombreuse qui sont les mieux pourvues. Ainsi, chez Mme Caron, le visiteur nécessaire peut toujours découvrir un imperméable ou une paire de bottes d'à peu près n'importe quelle taille, prête à rendre service. Ce prêt offre l'occasion de raconter l'histoire du vêtement et fait pénétrer le visiteur dans une histoire familiale du quotidien. L'entretien du linge lui-même est l'occasion de se replonger dans le passé lors du repassage mais aussi du lavage effectué au lavoir communal pour certaines pièces de drap. Ainsi, jouets, vêtements, ustensiles de cuisine et outils figurent comme autant de relais de la mémoire dans la construction de soi au présent. Leur statut relève à la fois de la mémoire individuelle, en raison de leurs liens avec une histoire personnelle, et de la mémoire familiale car ils ne prennent véritablement sens qu'au sein du groupe familial dont ils constituent le fragment d'un passé toujours ravivé, au travers de la mémoire du geste. Cette mémoire du geste et des sensations se retrouve à l'identique, quelle que soit l'origine sociale, avec une profondeur historique plus ou moins grande, mais toujours marquée par le désir de s'inscrire dans une histoire longue. Ce geste, porteur d'une transmission d'usage autant que de souvenirs participe dès lors de la mémoire familiale car son évocation est bien l'œuvre du groupe.

Papiers et fonds de tiroirs

À ces premiers supports du paysage mémoriel qui peuplent armoires et appentis et sollicitent le corps, il convient d'ajouter les photographies, papiers de famille et autres bribes de mémoire qui peuplent les fonds de tiroir. Les photographies et les albums familiaux ont pour fonction de « renforcer l'intégration du groupe familial en réaffirmant le sentiment qu'il a lui-même de son unité » (Bourdieu, 1965, p. 39). Ils apprennent « à l'enfant qui grandit le principe de filiation, les catégories de parenté, l'ordre du temps. Ce livre d'image est un manuel pratique et initiatique. Un moyen de vérifier de temps en temps ce qui nous tient ensemble, les vivants et les morts, ce qui nous justifie et nous reconforte, le sentiment de solidarité vitale » (Garat, 1994, pp. 23-24). Leur dépôt au sein des résidences secondaires, même acquises depuis peu, signe l'importance accordée aux lieux. Leur transfert s'effectue lors des déménagements, moments clés de réorganisation de la mémoire familiale, ou au fil du temps au gré de rassemblements familiaux ou simplement parce qu'il s'avère que c'est dans la résidence secondaire que le temps est pris de les regarder. Comme pour les objets, leur apport peut être circonstanciel sans relever d'une stratégie consciente de construction d'un lieu dédié à la mémoire familiale. La production du lieu de mémoire s'effectue presque par inadvertance pour finir par s'imposer au fil du temps. Le rapport particulier au temps passé dans la résidence secondaire rend ainsi propice ces retours sur l'histoire familiale qui sont en même temps autant d'occasions de production du légendaire familial. Ainsi, feuilletés individuellement ou en groupe, ils sont là pour susciter des anecdotes,

rappeler non seulement des circonstances passées, les absents, mais aussi favoriser la restitution de la mémoire familiale et la rattacher aux événements récents. Loin d'être de simples illustrateurs du passé, les albums inscrivent le nouveau venu dans la continuité et permettent aux autres de réactualiser, de s'approprier des faits dont leur mémoire n'a pas gardé trace ; de lisser aussi leurs souvenirs dont les plus douloureux n'apparaissent pas, sauf en négatif, par l'absence dans le reste de l'album d'un membre de la famille ou d'un ami, à la suite d'un décès, d'un divorce ou d'une querelle. Par leur construction, les albums présentent et représentent une certaine vision de la famille. Cette mémoire familiale, pointilleuse car scandée de dates, est essentiellement transmise par les femmes comme Françoise Zonabend le note lors de ses recherches sur la parenté et la mémoire à Minot (1999) ou en Normandie (2001). Elle circule de mère en fille, de belle-mère en belle-fille, prête à répondre aux sollicitations. Cet usage somme toute banal de la photographie⁸ prend un sens particulier car à la mise en scène des clichés dans les albums se surajoute la présence des autres objets dédiés à la mémoire du groupe familial et un rapport particulier au temps extrait du quotidien.

Les papiers de famille, plus intimes car rarement donnés à voir, sont tout aussi importants. Les individus structurent grâce à ces témoins leur propre passé et celui de la collectivité, ainsi que le note Valérie Feschet lors d'une étude sur le devenir de ces papiers en Provence alpine, une région fortement touchée par les migrations (1998). Ils donnent non seulement sens au groupe familial actuel mais permettent également, dans les maisons transmises, de comprendre la morphologie des lieux tels qu'ils se présentent actuellement grâce à la mémoire gardée des transformations, des achats de meuble. Ils aident la famille à reconstituer les liens avec la parentèle élargie et le voisinage. Les échanges épistolaires entre frères et sœurs ou cousins rendent possible la perception de l'évolution de l'ensemble du groupe et renforcent les liens actuels. La mémoire consolide en cela le présent et les papiers rajoutent de l'anecdote aux images du passé figées par les photographies, les dessins, les tableaux, les aquarelles. Le grand-père de Mme Meynard à la fin du siècle dernier, puis son père, ont entretenu une correspondance avec l'ensemble du groupe familial constitué des frères et sœurs, des cousins puis des neveux et nièces dont les descendants ont conservé les biens familiaux ou acheté dans les environs de la commune. Ces souvenirs entassés dans les tiroirs des commodes sont régulièrement exhumés pour être confrontés à ceux des vivants. Chaque découverte ou redécouverte — une lettre, une photographie, un croquis — donne lieu à de longues discussions afin de retrouver le contexte dans lequel s'inscrit l'objet ainsi que l'histoire passée mais aussi actuelle, lorsque la personne est encore vivante, des parents ou amis mis en situation. En provoquant la mémoire, ces papiers maintiennent aussi des liens au sein de l'entité familiale et donnent vie à la structure par essence inerte de la maison. Cela est également vrai même en l'absence de lien généalogique au lieu, par la fonction de gardienne de la mémoire familiale qui lui est assignée. Le statut

⁸ Cf. entre autre Françoise Zonabend dans son article sur la mémoire familiale (1986).

de maison de famille attribué par les enfants des Garnier au deuxième logement provient aussi de cette possibilité de se glisser dans le passé de leurs parents et grands-parents. Les lettres et dessins retrouvés appartenant à l'histoire des anciens propriétaires ne font que renforcer leur conviction de se situer dans un espace de mémoire. Et ils légitiment ainsi leur usage de cette habitation.

L'ameublement de la résidence secondaire, les objets intimes qui la peuplent, sont le reflet des enjeux sociaux qui la sous-tendent. « Ce dont ils nous parlent, ce n'est pas tellement de l'usager, de pratiques techniques que de prétention sociale et de résignation, de mobilité sociale et d'inertie, d'acculturation et d'enculturation, de stratification et de classification sociale. À travers les objets, chaque individu, chaque groupe cherche sa place dans un ordre, tout en cherchant à bousculer cet ordre selon sa trajectoire personnelle. » (Baudrillard, 1969, p. 30). Les objets permettent aux individus de matérialiser une histoire, de s'y inscrire, que des traces subsistent ou non, ailleurs que dans de vagues souvenirs ou récits.

L'objet non seulement matérialise mais il éduque : ne pas apporter de modifications majeures à une maison c'est accepter les contraintes liées à cet espace. Utiliser des vieux outils c'est obliger son corps à des formes d'exercice et de ce fait conserver un passé figé, intemporel, c'est par là même exercer un rapport au différent temps où l'immédiateté du résultat compte moins que le plaisir du geste et les sensations ressenties. Parcourir un album photographique c'est enseigner au regard à reconnaître non seulement les différents personnages, à suivre leur évolution, mais aussi à dater les époques. S'intéresser au passé est davantage une affaire d'individus, de rapport avec son histoire personnelle, d'affect, que de classe sociale.

Pour prendre sens, ces objets nécessitent des passeurs de mémoire : ces personnes capables de raconter l'usage des biens, des anecdotes qui leur donnent chair et les rattachent à des personnes. De même que les photographies dont l'interprétation est perdue restent « des photos-mortes » (Muxel, 1996, p. 169), l'objet ne pourra être pleinement apprécié que s'il prend sens dans l'histoire large du groupe auquel il se rattache. La mémoire de la famille n'est donc pas uniquement une mémoire généalogique, mais aussi une mémoire mobilière et immobilière qui rend lisible l'histoire familiale pour qui sait la décrypter.

La mémoire familiale portée et abritée par les maisons est ainsi constituée « de souvenirs d'expériences sensorielles » (Bahloul, 1992, p. 214) qui continuent à hanter les individus. La variété des sensations éprouvées rappelle que la construction d'un lien familial passe par la somme des souvenirs individuels qui s'assemblent, se complètent, pour composer un tout qui prend autant appui sur des événements, des individus, que des objets spectateurs/acteurs de la scène familiale. Ainsi se constitue une mémoire à la fois individuelle, chaque membre du groupe familial ne retenant que certains souvenirs,

et collective car partagée au sein d'une même communauté affective (Halbwachs, 1976). Mémoire liée à un lieu qui aide le groupe à maintenir et renforcer sa cohésion. La mémoire familiale apparaît ainsi comme un objet construit qui a besoin du support de la résidence secondaire pour s'exprimer et permettre à l'individu de piocher ce qui pour lui est significatif. Plusieurs logiques coexistent. Elles mettent en évidence l'importance du parcours familial et individuel pour la perception de ce qui constitue la pérennité d'un lieu de famille. Dans la construction mémorielle individuelle, ces objets font appel, selon les trois catégories décrites par Joël Candau (1998), à la proto-mémoire, celle des apprentissages, une forme de mémoire qui ne serait pas transmissible de manière explicite ; à la mémoire de rappel qui est la mémoire proprement dite ; à la métamémoire qui représente le « mode d'affiliation d'un individu à son passé » (Muxel, 1996, p. 13). Seuls les deux derniers types de mémoire pourraient être à l'origine d'une « mémoire collective ». Or, au cours des entretiens et observations apparaissent comme constitutifs de la mémoire familiale des éléments qui font appel à la proto-mémoire : mémoire du geste notamment, mais aussi de la structure des maisons, du mobilier, qui participent à la construction d'une forme de mémoire qui peut être qualifiée de familiale dans la mesure où les gestes, mais aussi la perception de l'espace, des couleurs, sont légués. La mémoire produite par les objets non seulement participe à la création d'une mémoire familiale mais est transmise aussi de générations en générations et cela même si le réceptacle principal, c'est-à-dire la maison, change, laissant postuler une poursuite de modes d'habiter par delà les générations. Cette adaptation est possible d'une part grâce à la création d'un légendaire familial constitué de récits transmis auxquels participent les objets en tant que support de mémoire. D'autre part, « tout travail de mémoire est d'effacer, de gommer, d'oublier » (Zonabend, 1986 : 79) afin de pouvoir se renouveler. C'est cette part de création que comporte tout acte mémoriel. Elle se rencontre dans le domaine précis de la parenté, mais aussi dans la constitution d'une mémoire familiale qui rend ainsi possible ces transpositions. Les supports faits de sensations, d'objets, de papiers, sont restitués dans et par un décor conforme aux souvenirs individuels. L'imprégnation lors de l'enfance des lieux de famille explique en partie le succès de la résidence secondaire en milieu rural — ancienne ou neuve, héritées ou acquises — dans laquelle est reproduite une certaine forme du passé à la différence des résidences principales, lieux du présent, un passé d'autant plus facile à vivre qu'il peut à loisir être quitté ou retrouvé. S'intéresser à la mémoire des résidences secondaires permet ainsi de comprendre le sens donné à ces logements, le désir/besoin de dédoubler les espaces de vie, temporalités, rythmes de vie et modes d'habiter. Procéder à la séparation des espaces permet de se conserver un espace à soi où il est possible, grâce à la présence d'une multitude d'objets qui fonctionnent comme autant de seuils, de lieux de passage d'un temps à un autre, d'un rythme à un autre, de s'évader du présent pour accéder à une certaine atemporalité et à un retour sur soi.

Bibliographie

- Bahloul J., *La maison de mémoire. Ethnologie d'une demeure judéo-arabe en Algérie (1937-1961)*, Paris, eds Métaillé, 1992.
- Baudrillard J., *Le système des objets. La consommation des signes*, Paris, Gallimard, 1968.
- Baudrillard J., «La morale des objets. Fonction-signe et logique de classe», *Communications*, n° 13, 1969, p. 23-50.
- Bloch A., Denis M.-N., «Une région dans ses meubles», *Chez soi, Autrement (Mutations)*, n° 137, 1993, p. 102-118.
- Bourdieu P., *Un art moyen. Essai sur les usages sociaux de la photographie*, Paris, Les éditions de Minuit, 1965.
- Candau J., *Mémoire et identité*, Paris, PUF, 1998.
- Candau J., *Mémoire et expériences olfactives. Anthropologie d'un savoir faire sensoriel*, Paris, PUF (« Sociologie d'aujourd'hui »), 2000.
- Chevalier S., «Transmettre son mobilier ? Le cas contrasté de la France et de l'Angleterre», *Ethnologie française*, vol. XXVI, n° 1, 1996, p. 115-128.
- Feschet V., *Les papiers de famille. Une ethnologie de l'écriture, de la mémoire et des sentiments en Provence alpine*, Aix en Provence, Publications de l'Université de Provence, 1998.
- Garat A.-M., *Photos de famille*, Paris, Seuil (Fiction & Cie), 1994.
- Gotman A., *Hériter*, Paris, PUF (« Economie en liberté »), 1988.
- Gotman A., « «Le vase c'est ma tante » De quelques propriétés des biens hérités », *Nouvelle Revue d'Ethnopsychiatrie*, n°14, 1989, p. 125-150.
- Halbwachs M., *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Mouton & Co, 1976.
- Le Wita B., Segalen M., « Editorial », *Chez soi, Autrement (Mutations)*, n°137, 1993, p. 11-23.
- Morin V., « L'objet biographique », *Communications*, n°13, 1969, p. 131-139.
- Muxel A., « La mémoire familiale », in F. de Singly (ed.), *La famille état des savoirs*, Paris, La Découverte, 1991, p. 250-261.
- Muxel A., *Individu et mémoire familiale*, Paris, Nathan (Essais et recherches), 1996.
- Ortar N., « Les multiples réalités de la résidence secondaire », in P. Bonnin, R. de Villanova (eds), *D'une maison l'autre*, Créaphis Editions, Paris, 1999, p. 139-154.
- Ramos E., *L'Invention des origines*, Paris, Armand Colin, Coll. « Sociétales, 2006.
- Sarlangue C., *Aventures des patrimoines mobiliers familiaux. En passant par la brocante*, Ministère de la culture, Direction du patrimoine, Mission du patrimoine ethnologique (rapport), 1997.
- Zonabend F., « La mémoire familiale : de l'individuel au collectif » in *Croire la mémoire ? Approches critiques de la mémoire*, Actes des rencontres internationales de la fondation saint Pierre, 16-17-18 octobre, 1986.

Zonabend F., « La parenté 1 : origines et méthodes de la recherche ; usages sociaux de la parenté », in I. Chiva et U. Jeggle, *Ethnologues en miroir*, Paris, Editions de la maison des sciences de l'homme, 1992, p. 95-107.

Zonabend F., *La mémoire longue. Temps et histoires au village*, Paris, Jean Michel Place, 1999.

Zonabend F., « Les maîtres de la parenté. Une femme de mémoire en Basse-Normandie », *L'Homme*, n°154-155, 2001, p. 505-523.